Enfance et race dans l'Empire britannique

La politique d'émigration juvénile vers la Rhodésie du Sud

The Limits of Potential : Race, Welfare, and the Interwar Extension of Child Emigration to Southern Rhodesia

Ellen Boucher

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3384>

DOI : 10.4000/rhei.3384

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 64-94

ISBN : 978-2-7535-2194-0

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Ellen Boucher, « Enfance et race dans l'Empire britannique », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 14 | 2012, mis en ligne le 30 décembre 2014, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3384> ; DOI : 10.4000/rhei.3384

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© PUR

Enfance et race dans l'Empire britannique

La politique d'émigration juvénile vers la Rhodésie du Sud

The Limits of Potential : Race, Welfare, and the Interwar Extension of Child Emigration to Southern Rhodesia

Ellen Boucher

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet article est originellement paru en anglais sous le titre « The Limits of Potential : Race, Welfare, and the Interwar Extension of Child Emigration to Southern Rhodesia » dans le numéro 48 du *Journal of British Studies* (October 2009), p. 914-934. La traduction en est assurée par Romain Bigé et la révision linguistique par David Niget.

- 1 À la veille de la seconde guerre mondiale, une nouvelle organisation caritative destinée aux enfants, la *Rhodesia Fairbridge Memorial Association*, annonce sa création. Cette association entend se consacrer à l'émigration des enfants, une forme de philanthropie spécifiquement liée à l'impérialisme britannique qui consiste à établir des enfants pauvres, âgés de cinq à treize ans, dans les *dominions*. Cette pratique trouve son origine au XVII^e siècle, au moment où les autorités londoniennes commencent à envoyer des orphelins comme « apprentis » dans les colonies nord-américaines¹. Tout au long du XIX^e siècle, des programmes analogues ressurgissent périodiquement, mais sans pérennité, si bien que ce n'est qu'au cours des ères victorienne et édouardienne que l'émigration des enfants prend sa véritable ampleur. Dans les années 1880, les organisations dédiées à l'émigration enfantine se multiplient rapidement, favorisées par un souci grandissant de l'opinion publique face à la pauvreté enfantine dans la métropole doublé d'une ferveur populaire croissante pour la construction de l'empire. Au tournant du XX^e siècle, toutes les grandes organisations caritatives britanniques vouées à la protection de l'enfance,

parmi lesquelles les *Barnardo's Homes*, le *National Children's Home*, les *Church of England Waifs & Strays Society* et la *Catholic Crusade of Rescue*, faisaient alors émigrer leurs enfants au Canada, tendance si généralisée que, vers le milieu des années 1920, environ 87000 garçons et filles avaient été envoyés dans le *dominion*².

- 2 Lorsque la *Rhodesia Fairbridge Memorial Association* s'établit, à la fin de l'année 1939, le système d'émigration enfantine est donc déjà implanté depuis près de soixante-dix ans. Pourtant, l'association se propose d'orienter le mouvement dans une direction inédite. Au lieu de se concentrer sur les « *dominions* blancs » traditionnels que sont le Canada et l'Australie, elle souhaite étendre l'émigration à une nouvelle région de l'Empire colonial : la colonie sud-africaine de Rhodésie du Sud (l'actuel Zimbabwe). Le projet de l'association, tel qu'il est présenté dans son prospectus publicitaire, est de faire vivre les jeunes migrants dans des petits groupes de maisons aux allures de cottages implantés dans les environs de la ville de Bulawayo. Les jeunes gens iraient dans des écoles locales, y recevant une éducation de qualité tout en « assimilant inconsciemment la nouvelle atmosphère » de ce « pays de l'homme blanc [*white man's country*] [...] si vivifiant et stimulant ». La brochure insiste sur les aspects positifs du programme pour la société et pour l'Empire britannique, affirmant qu'il permettrait à la fois d'augmenter la « force et la supériorité numérique de l'élément britannique en Afrique » et d'offrir à des enfants, « mal prédisposés à une carrière convenable dans les villes surpeuplées des îles Britanniques », une opportunité de construire une « vie saine et pleine de promesses ». La brochure y insiste, la réimplantation en Rhodésie du Sud ouvrirait ainsi de nouvelles portes à la jeunesse défavorisée de Grande-Bretagne, permettant « même à l'enfant le plus déshérité, s'il en a la capacité, de s'élever au sommet de la société³ ».
- 3 Avec ce dernier argument, l'argumentaire laisse penser que le programme est ouvert à tous les enfants britanniques dans le besoin. En réalité, dès le départ, l'organisation avait déjà imposé un certain nombre de restrictions à la sélection des enfants. En plus des examens médicaux requis pour tous les enfants émigrants vers les *dominions*, ceux que l'organisation envoyait en Rhodésie du Sud devaient faire l'objet d'une enquête familiale par un travailleur social, subir un examen oral et avoir un QI supérieur à cent. Ainsi, bien que la publicité de l'association se vante d'inclure dans son programme les enfants « les plus déshérités », ses directeurs cherchent, avec ces examens, à exclure les jeunes britanniques les plus pauvres et à se restreindre aux familles les plus aisées des classes laborieuses.
- 4 Le projet de la *Rhodesia Fairbridge* est certes un épisode mineur de l'histoire de la philanthropie en Grande-Bretagne, mais sa généalogie permet d'éclairer de manière originale l'intersection entre les politiques impérialistes britanniques et l'idéologie moderne des politiques de protection de l'enfance telles qu'elles sont mises en place pendant la première moitié du *xx^e* siècle. Ces dernières années, les historiens ont bien montré comment l'expansion de l'impérialisme et le développement d'une aide sociale concentrée sur la jeunesse ont pu aller de pair. Dans la lignée des travaux novateurs d'Anna Davin, ces derniers ont démontré comment les besoins de l'empire en nouvelles générations de soldats, de travailleurs et de colons ont décuplé la valeur politique des enfants pauvres de Grande-Bretagne et suscité la multiplication d'institutions telles que les cliniques infantiles, les institutions pour les jeunes mères, et même les repas scolaires⁴. La construction de l'empire, de ce point de vue, a joué un rôle essentiel dans l'évolution des représentations des enfants issus des classes laborieuses, moins définis comme des « travailleurs purs et simples » dont la valeur sociale se mesurait en termes de « capacité

physique au travail », que comme des citoyens de l'empire en puissance, qui pouvaient être formés et adaptés aux besoins coloniaux⁵. Toutefois, ces différents travaux se sont peu attachés à comprendre la manière dont les modifications du contexte impérial au cours du xx^e siècle ont affecté à la fois les conceptions dominantes de l'enfance pauvre et les structures de l'action sociale individuelle. Notre propos sera ainsi de montrer comment, jusqu'au milieu du siècle, la résurgence d'une certaine définition de « l'identité blanche » (*whiteness*) fondée sur les classes sociales travaille le colonialisme au point de pousser les instigateurs de l'émigration enfantine à interroger leurs croyances les plus enracinées dans la malléabilité des jeunes gens et dans la capacité de chaque enfant britannique à s'améliorer.

- 5 Notre article commencera par situer les origines du mouvement moderne d'émigration enfantine dans le contexte de cette nouvelle idéologie de l'enfance et de l'empire qui, au début du xx^e siècle, réoriente le sens de l'action sociale. L'essor de l'émigration enfantine répond à un moment particulier de l'histoire britannique de la protection de l'enfance, moment marqué par l'optimisme et où la confiance dans la possibilité d'élever et de réformer les enfants pauvres éclipsait l'idée plus ancienne de fixité des classes sociales. La foi des réformateurs dans la malléabilité des jeunes gens venait en effet soutenir leurs arguments plus généraux sur l'égalité de principe des enfants au regard de l'investissement social qui leur était dévolu. Avec les conseils adaptés et dans l'environnement adéquat, affirmaient-ils, les jeunes gens les plus défavorisés pourraient devenir des citoyens et citoyennes exemplaires de l'empire.
- 6 Comme nous le montrerons dans notre deuxième partie, cet optimisme s'est avéré de courte durée, victime d'un côté, d'un changement dans les conceptions raciales de l'empire, et de l'autre, d'une nouvelle compréhension psychologique du développement infantile. Notre analyse se fonde sur l'essor récent des *Whiteness Studies* [études critiques sur l'identité blanche – NdT], qui ont illustré non seulement le caractère labile des catégories raciales, mais aussi la manière dont les différentes identités blanches sont liées et « déterminées par l'exercice du pouvoir⁶ ». « L'aune coloniale à laquelle on mesurait l'être-européen, écrit Ann Stoler, était fondée non seulement sur la couleur de peau, mais aussi sur des considérations plus difficilement quantifiables, comme celle de savoir si la personne en question agissait raisonnablement, si elle était capable de relations affectives appropriées, et si elle possédait un bon sens de la moralité⁷. » En d'autres termes, être blanc et européen dans l'Empire colonial signifiait avoir acquis les attitudes et les comportements qui distinguent le civilisé du sauvage et qui, par extension, légitimaient le pouvoir européen et l'autorité impériale. Ces attributs coloniaux de « l'identité blanche » tendent par ailleurs à s'identifier à des attributs de classe, puisqu'ils s'alignent généralement sur les mêmes idéaux bourgeois de conduite et de civilité que dans la métropole⁸. Les travaux de Stoler, tout comme les études plus récentes d'Elizabeth Buettner, ont montré que cette compréhension singulière de l'identité raciale blanche s'est plus particulièrement enracinée dans le « domaine intime » de l'éducation des enfants⁹. Les régimes coloniaux, tout comme les parents inquiets, cherchaient à s'assurer que les jeunes européens grandissant dans les colonies apprendraient « à la fois leur place et leur race » et ne glisseraient pas dans le fossé culturel hasardeux qui sépare le colonisateur du colonisé¹⁰. Ce qui, comme cet article s'emploie à le montrer, soulevait également la question difficile de savoir si les enfants des classes « inférieures » pouvaient satisfaire aux critères du comportement blanc et s'assimiler complètement dans les rangs de la « race des maîtres ».

- 7 Le cas de la *Rhodesia Fairbridge Memorial Association* démontre comment la prise de conscience grandissante du fait que les idéaux culturels de l'être blanc dans l'Empire africain différaient de ceux en vigueur en Grande-Bretagne – c'est-à-dire, dans notre cas, que la Rhodésie du Sud n'avait pas seulement besoin de colons d'extraction britannique, mais surtout de colons qui sachent respecter à la lettre la hiérarchie raciale coloniale – a poussé les réformateurs à réévaluer les présupposés fondamentaux de l'époque sur la malléabilité des enfants pauvres. Dans leurs recherches pour comprendre plus précisément s'il était possible d'habituer les enfants défavorisés à la rigueur des barrières raciales d'une colonie de peuplement africaine, l'association s'est en effet tournée vers la discipline émergente qu'était la psychologie de l'enfance. La réponse qui leur a été donnée les a poussés à restreindre leurs conceptions quant aux capacités dont pouvaient faire preuve les enfants pauvres et à se tourner à nouveau vers les anciens préjugés sur les différences de classe. Comment en sont-ils venus à ces conclusions, et que cela suggère-t-il pour une histoire plus générale de la protection de l'enfance en Grande-Bretagne ? Telles sont les questions auxquelles nous chercherons à apporter une réponse dans cet article.
- 8 Partie prenante des politiques de protection de l'enfance, les programmes d'émigration juvénile se développent au milieu de l'ère victorienne. Cette expansion du militantisme caritatif destiné aux jeunes s'est fondée sur une conception moderne de l'enfance selon laquelle cette dernière doit être conçue comme une étape spécifique de la vie humaine, caractérisée par les traits de l'innocence, de la vulnérabilité et de la dépendance¹¹. Les réformateurs sociaux associés à ce mouvement, majoritairement élevés au sein des classes moyennes et supérieures, tendent à définir les critères d'une « bonne » enfance au regard de leurs propres critères. Selon eux, les enfants doivent faire l'objet d'une attention particulière quant à leur éducation, la nourriture qu'ils reçoivent, et le type de travail qu'ils peuvent effectuer. Bien que cette conception de l'enfance ait été très répandue dans les classes supérieures de la société britannique depuis plusieurs générations, la nouveauté que constitue ce mouvement caritatif réside dans sa volonté d'étendre également la portée de ces idéaux aux enfants pauvres des classes laborieuses¹². Cette standardisation et ce décloisonnement de la prise en charge des enfants sans égard pour les frontières de classe ont posé les jalons de l'histoire sociale du XIX^e siècle britannique, parmi lesquels il faut compter les lois sur le travail des enfants dans l'industrie et la mise en place de l'école obligatoire¹³. À la fin du siècle, les préoccupations des philanthropes se concentrent sur la détresse des orphelins ou des enfants abandonnés dans les quartiers les plus pauvres des cités britanniques, dont le nombre semble avoir augmenté dramatiquement à l'occasion de la récession économique des années 1870 à 1890 et dont les mœurs paraissent les plus éloignées des standards de la société bourgeoise contemporaine¹⁴.
- 9 Outre cette idéalisation de l'enfance à l'œuvre pendant l'ère victorienne, un second facteur motive le développement de la philanthropie destinée aux enfants : un souci démographique grandissant¹⁵, en particulier face à la question de ce qu'on appelle alors le « résidu » de pauvres dans les zones urbaines britanniques. Les corps débiles, les conditions de vie avilissantes, et le taux élevé de chômage qui frappe cette population suscitent en effet des peurs de « dégénérescence de la race » et de déclin national¹⁶. Bien des réformateurs considèrent les plus démunis comme une « classe distincte et une race à part », comparable aux colonisés de l'Empire : on les traite de « sauvages urbains », voire d'« Arabes des rues » (« *street arabs* »), et on leur reproche de délaisser leurs vies

familiales et de se marginaliser eux-mêmes de la société civilisée¹⁷. Mais si la question des causes de la pauvreté de long terme (hérédité ou facteurs extérieurs associés à l'urbanisation et au capitalisme moderne ?) fait débat jusqu'au ^{xx}e siècle, dès la fin de la période victorienne, la discussion s'oriente plus nettement du côté de l'explication par les facteurs environnementaux. La position majoritaire, officiellement adoptée par le Comité interministériel sur la détérioration physique de 1904, considère que, même si ces hommes sont originellement de souches « saines », des décennies d'une vie urbaine contre-nature peuvent produire le plus terrible déclin physique et mental¹⁸. Pour remédier à ce problème, il va s'agir de cibler l'intervention sociale sur la jeunesse. On pense en effet qu'il est quasiment impossible de réformer les adultes après tant d'années passées à vivre dans l'immoralité, le vice et le désœuvrement. Au contraire, les jeunes gens, comme le soutiennent les partisans de la protection de l'enfance, sont moins « ternis » et par là plus aisément susceptibles d'être amendés et de devenir des adultes respectables. Selon cet argument, les enfants pauvres sont plus dignes de recevoir l'aide des philanthropes et de l'État, à la fois parce qu'ils sont des êtres vulnérables dont la survie dépend de leur prise en charge, et parce qu'il est plus probable qu'ils puissent bénéficier utilement des fruits de l'intervention sociale.

- 10 Le développement de l'aide sociale à l'enfance repose ainsi sur la croyance fondamentale en la malléabilité des enfants pauvres, c'est-à-dire l'idée selon laquelle les jeunes pauvres ont le potentiel de dépasser leurs origines sociales et de devenir des citoyens productifs et respectueux de la loi. Cela dit, cet optimisme a ses limites : la philanthropie est un mouvement profondément conservateur (plutôt destiné à maintenir la hiérarchie sociale traditionnelle) et les objectifs des réformateurs pour l'avenir des enfants pauvres restent marqués par les conventions les plus classiques des différences de classe. Peu nombreux étaient les philanthropes qui croyaient, par exemple, qu'un futur Premier ministre pouvait grandir dans la crasse d'un taudis. Le projet de réforme sociale est modeste : il s'agit de faire en sorte que les enfants les plus démunis deviennent des membres respectables de la classe laborieuse¹⁹. Les « paroisses²⁰ » et les œuvres caritatives s'employaient ainsi à faire de leurs pupilles des artisans indépendants : au début du ^{xx}e siècle, les programmes éducatifs de la plupart des orphelinats et des écoles paroissiales (*Poor Law schools*) avaient pour maîtres-mots discipline, respect et travail, et ils insistaient sur la formation professionnelle à des métiers correspondant à la classe d'origine des enfants (forgeron, charpentier, domestique, etc.²¹).
- 11 En dépit de cette insistance sur les différences de classe, la conception philanthropique de la malléabilité de la jeunesse contribue à imposer l'idée que les enfants pauvres sont de véritables atouts sociaux susceptibles d'être modelés à l'envi pour satisfaire aux besoins de l'économie nationale. Comme le remarque Lydia Murdoch, les réformateurs utilisent fréquemment le verbe « individualiser » pour exprimer cette idée que « l'individuation ne vient pas de l'intérieur » mais qu'au contraire, les valeurs des enfants, leur « éthique du travail », et même leurs goûts, sont tous imposés du dehors : s'ils sont contrôlés attentivement, on peut en tirer les meilleurs produits²². Ce type d'approche a pour conséquence d'attirer l'attention sur la qualité des espaces dans lesquels les enfants doivent être pris en charge. Les institutions plus centralisées apparaissent alors comme les plus à même de susciter une amélioration au long terme. Elles permettent en effet à la fois de soustraire les enfants à l'influence néfaste des quartiers pauvres et de leurs parents démunis, et de mieux contrôler la « moralité » de leur éducation²³. Comme s'en réclament les *Barnardo's Homes*, l'organisation d'aide à l'enfance la plus développée de

Grande-Bretagne à l'époque, le placement des enfants dans ces institutions « opère une coupe saine entre ces jeunes gens et les démons de leur passé » et les redirige vers « une vie utile, saine et digne²⁴ ». Faire don de son argent à l'organisation, c'est donc faire un sain investissement dans le futur de la Nation, en permettant de « *prévenir* la pauvreté et la criminalité, et... de *créer* des travailleurs honnêtes – le plus souvent, à partir d'un matériau pourtant peu prometteur²⁵ ! » Dans la première moitié du XIX^e siècle, la plupart des enfants étaient placés dans de grands orphelinats aux allures de casernes dont certains accueillaient plusieurs centaines de jeunes gens en même temps. À partir des années 1870, toutefois, une nouvelle génération de réformateurs, majoritairement des femmes, commencent à rejeter ces institutions en raison de leur trop grande rigidité disciplinaire, soutenant que les enfants rescapés de la sauvagerie des quartiers pauvres ont besoin de l'influence apaisante d'un espace plus familial. Suivant ce principe, les œuvres caritatives dédiées aux enfants mettent en place un nouveau concept de lieu d'accueil : des résidences rurales, en manière de petits cottages qui peuvent accueillir entre quatorze et quarante enfants sous la tutelle d'une surintendante ou « *cottage mother* ». Les paroisses sont plus lentes à mettre en place ces changements en raison de leurs moyens limités, mais elles finissent par en faire autant, si bien qu'à la fin de la première décennie du XX^e siècle, près de 40 % des enfants pris en charge par les écoles paroissiales et plus de la moitié de ceux pris en charge par des œuvres privées vivent dans ces foyers-cottages²⁶.

- 12 À l'orée de l'époque édouardienne, la doctrine fondamentale des politiques de protection de l'enfance était fermement établie. La « réhabilitation » des enfants pauvres requerrait, d'abord, la rupture avec leur milieu, et ensuite, une éducation attentivement orchestrée dans des espaces plus « sains » et plus familiaux, de préférence dans des environnements ruraux. Les philanthropes pensaient en effet que ce modèle maximisait le potentiel des enfants, transformant des « délinquants en herbe » et des « bons à rien » en honnêtes travailleurs et en citoyens autonomes. Les enfants des quartiers pauvres étaient ainsi, selon une formule des *Barnardo's Homes*, « des graines de réussite » (« *seed-pods of success* ») qui n'attendaient qu'un jardinier attentif pour les « cultiver » – pour « arranger, presser, adoucir et modeler la matière » – jusqu'à ce que les « petits germes d'utilité » soient prêts à « se dresser sur des tiges saines et solides pour donner leurs fruits²⁷ ». De telles métaphores agricoles n'étaient pas rares dans la rhétorique des organisations dédiées aux enfants : elles exprimaient à la perfection à la fois la malléabilité des jeunes défavorisés et la promesse latente qu'ils représentaient. Selon les partisans de l'aide sociale, les enfants miséreux pouvaient être élevés dans le sens des besoins futurs de la Grande-Bretagne – ils constituaient une excellente matière première pour satisfaire au programme politique national.
- 13 Le mouvement d'émigration des enfants, qui se développe à partir des mêmes cercles sociaux et philanthropiques que l'aide sociale aux enfants, fait passer cette idéologie à un stade supérieur en la reliant à une vision plus globale de l'Empire. Ses défenseurs affirment en effet que si les enfants des quartiers pauvres peuvent être « amendés » en étant placés dans des foyers ruraux britanniques, les perspectives de réforme sont d'autant plus probables dans les *dominions*, où ils peuvent plus librement vivre en plein air dans un environnement chaleureux et où de nombreuses opportunités d'emplois honnêtes leur seront offertes. En avançant ces idées, les partisans de l'émigration s'appuient sur une foi généralisée en ce que Stuard Ward a appelé « l'identité » (« *sameness* ») de l'Empire colonial, c'est-à-dire l'idée selon laquelle les « *dominions* blancs »

constituent un champ d'homogénéité ethnique et culturelle, peuplé de « semblables » et fortement lié à la Grande-Bretagne en matières de traditions, d'idées et de mentalités²⁸. On considère alors que les *dominions*, telles les pousses nouvelles de la mère-patrie, recèlent les meilleurs aspects de la culture britannique sans les conséquences négatives de la modernité industrielle. En 1909, Alfred Owen, responsable de l'émigration pour les *Barnardo's Homes*, souligne ainsi que « si un jeune homme devait perdre sa situation sociale en raison de quelques délits mineurs, ou si une jeune fille [...] s'avérait montrer une disposition à "l'irrévérence" », leurs chances de « guérison » seraient bien plus grandes au Canada qu'en Grande-Bretagne, car le *dominion* est dépourvu de ces « lieux sombres et nuisibles où le chiendent du vice et du mal porte ses fruits les plus mortels ». Bien qu'il admette que « toutes les bactéries du mal moral » soient présentes au Canada, il considère que l'atmosphère du *dominion* est « défavorable » à leur « germination et à leur croissance ». Dans ce paysage purifié, les jeunes gens, loin d'être « débilités et émasculés comme ils le sont sous les conditions de misère et de surpeuplement [...] du vieux pays », feraient des progrès bien plus grands et bien plus rapides que leurs pairs en Grande-Bretagne²⁹.

- 14 Cette confiance dans le pouvoir rédempteur de l'empire rural permet aux partisans de l'émigration d'étendre leur définition du potentiel des enfants pauvres au-delà des frontières de classe habituelles. Ainsi, en 1908, Owen dresse, dans un prospectus promotionnel, le portrait d'une parade qui serait composée des 20 000 enfants émigrés, sous l'égide des *Barnardo's Homes*, au Canada depuis les années 1880. Ces enfants auparavant démunis, note-t-il, occupent en 1908 un large éventail de classes sociales et de postes dans le *dominion*. Il y a parmi eux un grand nombre de docteurs, d'avocats, de prêtres « qui ont réussi par eux-mêmes à obtenir des diplômes universitaires [...] en travaillant dur et en ne s'épargnant aucune peine », une « phalange de cheminots », un grand nombre de pompiers « solides et bien musclés », de nombreuses « femmes mariées » et de « jeunes maîtresses d'école », et enfin « la majeure partie de notre famille – des fermiers et des garçons et filles de ferme ». « Pris comme un tout, comme le produit d'une grande institution, et le résultat immédiat d'un grand système éducatif », les migrants forment « indéniablement et irréfutablement un magnifique corps de jeunes gens et constituent un noble atout pour tout pays³⁰ ». Bien que, comme la plupart des partisans de l'émigration, Owen ait pensé de prime abord que la plupart des enfants migrants se destinaient au premier chef à des travaux agricoles, il ne manque pas de souligner que dans l'atmosphère saine, « sans classe », des *dominions*, beaucoup s'élèveraient au-delà du travail salarié pour intégrer un corps de professions indépendantes ou devenir des propriétaires fermiers.
- 15 Cette idéologie de la « réforme impériale », selon laquelle on peut transformer les enfants des quartiers pauvres en *gentlemen-farmers* et en colons autonomes, atteint sa forme la plus aboutie avec un nouveau type de système d'émigration : l'école agricole (*farm school*) impériale, promue au début du xx^e siècle par un jeune réformateur idéaliste, Kingsley Fairbridge. Fils prodige de fermiers des colonies, Fairbridge est un véritable enfant de l'Empire colonial : né en Afrique du Sud, il est élevé en Rhodésie puis reçoit son éducation à Oxford, pour enfin passer la plus grande partie de sa vie active en Australie³¹. Tout jeune homme, il décide de se vouer au développement de l'Empire. Selon l'idée de Fairbridge, le principal dilemme auquel la Grande-Bretagne fait face relève d'une mauvaise répartition de sa population : trop de gens s'empilent dans les villes de la métropole alors que des milliers d'hectares sont inoccupés outre-mer. Ce déséquilibre compromet un accès

équitable aux ressources en Grande-Bretagne tout en laissant vides, en friches et ouvertes à l'invasion étrangère de larges étendues de l'Australie, du Canada et de l'Afrique. La solution, insiste Fairbridge, repose sur la modernisation du système d'émigration des enfants. Comme il le remarque, la Nation regorge d'autant d'« atouts pour l'Empire » que d'enfants pauvres et délaissés qui, grâce à une éducation adaptée, pourraient devenir de vigoureux producteurs agricoles³². De plus, envoyer ces enfants outre-mer permettrait de protéger l'identité culturelle et l'harmonie de l'Empire colonial. Comme bien d'autres impérialistes de sa génération, Fairbridge s'inquiétait en effet de l'afflux grandissant d'Européens d'origine raciale « inférieure » dans les *dominions* et pensait que l'émigration des enfants aiderait à satisfaire les besoins en force de travail avec des citoyens bien britanniques plutôt qu'avec des Italiens, des Grecs, des Afrikaners ou des Juifs³³. Selon Fairbridge, les seuls colons qui fussent assez « blancs » culturellement et ethniquement pour une véritable intégration à l'Empire étaient ceux d'origine anglo-celtique ou « britannique³⁴ ». Ainsi Fairbridge reliait-il intimement les besoins démographiques de l'Empire et le fléau de la paupérisation des jeunes en Grande-Bretagne : non seulement l'Empire offrirait un refuge à ces enfants pauvres, mais ceux-ci fourniraient à l'Empire une solution à ses problèmes démographiques.

- 16 Ainsi, attaché à l'idée que l'émigration des enfants représente une opportunité de bénéfices mutuels pour la société métropolitaine et l'Empire colonial, Fairbridge fonde à Londres en 1909 une œuvre caritative qu'il baptise du nom de *Child Emigration Society*. S'engageant sur des sentiers déjà bien damés, il décide de se tenir à l'écart des systèmes existants d'émigration vers le Canada, en se proposant de créer un centre éducatif en Australie, où aucun programme d'émigration n'est encore établi. Plutôt que de placer les jeunes gens dans des familles (méthode qu'il rejetait car trop aléatoire et susceptible de mener à des maltraitances), Fairbridge opte pour un système plus strictement réglementé et proclame son désir de fonder de « grands instituts agronomiques [*Colleges of Agriculture*] [...] dans tous les recoins de l'Empire en manque d'hommes³⁵ ». Dans ces écoles, les enfants pris en charge recevraient, en plus des enseignements fondamentaux, des leçons pratiques d'agriculture et de gestion domestique, ainsi que des cours de moralité. Ils vivraient dans de petits cottages séparés sur un site spécifique, un isolement ayant pour but de cultiver leur autonomie au quotidien et de permettre à l'équipe éducative de modeler leurs caractères. L'école agricole serait, de ce point de vue, bien plus qu'un lieu éducatif ; il s'agirait d'un mode avancé d'ingénierie sociale, par lequel Fairbridge entendait régénérer les corps et les esprits des enfants. Il faut cependant souligner que les attentes de Fairbridge en termes d'élévation sociale des enfants pris en charge n'allaient pas au-delà de la classe moyenne. Comme il le remarque dans un article, le principal objectif de l'école agricole était de former des colons indépendants qui sussent habilement tenir une ferme, tout en étant pénétrés des valeurs « de l'autonomie, de l'entraide et du respect de soi³⁶ ».
- 17 En 1913, Fairbridge établit la première école agricole australienne dans les environs de la ville de Pinjarra, au cœur de la ceinture céréalière ouest-australienne. La première promotion est composée de trente-trois garçons sélectionnés parmi des pensionnaires d'œuvres caritatives et de *workhouses*³⁷ de tout le Royaume-Uni³⁸. À leur arrivée, aucune infrastructure n'est en place – leurs conditions de vie sont des plus indigentes : ils doivent eux-mêmes se construire des abris, des douches et des sanitaires de fortune, et passent des mois à labourer la terre environnante avec un équipement agricole plus que rudimentaire. Ils tombent rapidement dans une routine rythmée par la discipline et le

travail aux champs censée les rendre « capables et responsables³⁹ » : ils font régulièrement des exercices matinaux, apprennent leurs prières, prennent des leçons de boxe et travaillent quotidiennement à la ferme et à la laverie⁴⁰. Même si Fairbridge est à peine parvenu à maintenir sa petite opération à flot pendant les années difficiles de la première guerre mondiale, le succès rencontré en 1920 par une grande campagne de levée de fonds permet à l'organisation d'établir fermement ses bases pour s'étendre. À la fin des années 1930, la société avait créé deux autres écoles sur le même modèle (l'une dans les Nouvelles Galles du Sud et l'autre en Colombie britannique) et avait agrandi la ferme originelle de Pinjarra au point qu'elle pouvait accueillir plus de 300 enfants en même temps⁴¹.

- 18 Comparé à la majorité des philanthropes britanniques qui se sont intéressés au destin des enfants avant lui, Fairbridge témoigne d'une conception élargie du potentiel des enfants pauvres, qu'il étend au-delà des barrières de classe conventionnelles. Il soutient en effet que si les enfants défavorisés sont correctement éduqués et amendés, ils représentent une valeur politique illimitée. Ainsi que le vante la littérature de propagande de son association : le système des écoles agricoles transforme « ce qui relève presque du rebut (voire pire) de nos grandes villes [...] en de robustes fermiers fiers d'être ce qu'ils sont », de « bons Australiens britanniques » qui font « l'honneur de la métropole⁴² ». Dans les années qui suivent la première guerre mondiale, cette définition étendue de la valeur sociétale des enfants « assistés », essentiellement fondée sur la promesse qu'ils représentent de devenir de bons colons, attire l'attention d'un lobby impérial très actif à la recherche de moyens d'augmenter à la fois la population et les capacités productives agricoles des *dominions*⁴³. L'émigration des enfants, et le modèle des écoles agricoles en particulier, apparaissent comme un excellent moyen pour atteindre ces objectifs, puisqu'ils permettent à la fois d'étendre le mouvement de peuplement aux régions rurales intérieures les moins habitées et d'habituer les colons à leur terre dès leur plus jeune âge. Le système améliore ainsi les chances que les migrants souhaitent s'implanter définitivement dans la colonie comme producteurs agricoles. Pour la toute nouvelle branche du ministère des Colonies qu'est le Comité de l'implantation outre-mer (*Oversea Settlement Committee* ou OSC), l'émigration des enfants apparaît comme la forme « la plus précieuse » d'implantation coloniale. En conséquence, l'OSC entreprend d'accorder des subventions substantielles aux œuvres caritatives vouées à l'émigration et annonce son désir de faire émigrer 10 000 à 15 000 jeunes gens défavorisés dans les *dominions* chaque année⁴⁴.
- 19 Au début de la période de l'entre-deux-guerres, les partisans de l'émigration avaient ainsi réussi à faire se rencontrer d'un côté la foi en la malléabilité des jeunes héritée de l'ère victorienne et du mouvement d'aide sociale aux enfants déshérités et, de l'autre, les projets politiques de l'Empire du début du xx^e siècle. Cette fusion reflétait la confiance des réformateurs dans la capacité des jeunes garçons et filles britanniques à s'élever au-dessus de leurs origines sociales. Elle contribue également à l'élargissement de la définition admise jusque-là de la valeur sociale et politique des enfants pauvres. Des partisans fervents comme Leo Amery, député conservateur et président de l'OSC, remarquaient fréquemment combien ces systèmes transformaient les enfants déshérités au point qu'on ne pût plus les reconnaître : ils se révélaient être de jeunes colons fidèles à l'Empire, « physiquement et moralement sains, [...] de la meilleure sorte qu'on puisse trouver en Australie ». La valeur de ces enfants pauvres de Grande-Bretagne, comme le remarquait Amery, n'était pas établie par leurs origines sociales – loin de là, ils étaient

« intrinsèquement bons » et parfaitement « récupérables ». « Je ne pourrais pas imaginer une telle œuvre de régénération mieux réalisée ou plus économiquement viable que celle-ci », s'enthousiasmait-il en 1931 à propos de Pinjarra⁴⁵. L'idée d'Amery était claire : dans le contexte d'un empire en expansion, les enfants défavorisés représentaient un investissement politique sain, à la fois en ce qui concernait le futur de l'Empire et la diffusion mondiale des valeurs britanniques. Fairbridge lui-même fournit un exemple encore plus flagrant de cet état d'esprit : en 1921, pour faire la publicité de son système d'écoles agricoles et montrer à quel point il permet de transformer les enfants démunis de la métropole en de véritables atouts pour la Grande-Bretagne, il demande à la Chambre australienne du commerce et de l'industrie de mettre un prix sur les enfants de Pinjarra – on lui en donne 1 000 £ par tête⁴⁶.

- 20 Cette mise à prix des enfants indigents rappelle avec âpreté à quel point les enjeux de l'aide sociale se politisent et met en lumière le fait qu'investir dans l'aide aux enfants est souvent considéré, non comme un objectif en soi, mais comme un moyen pour une fin, politique, idéologique ou sociale, plus large. Mais c'est aussi un bon indicateur de l'ampleur que prend la croyance des réformateurs sociaux de l'entre-deux-guerres dans la nature malléable des enfants. Pour Fairbridge, cette évaluation illustre à quel point tout enfant britannique, y compris le plus misérable, valait la peine d'être sauvé. Pourtant, ce principe fondamental du mouvement d'émigration enfantine (l'idée selon laquelle chaque enfant britannique pouvait s'élever au-delà de son statut social pour endosser le rôle de citoyen de l'Empire) fut mis à rude épreuve en Rhodésie du Sud.
- 21 Au début du ^{xx}e siècle, quelques philanthropes avaient lancé des projets d'émigration enfantine dans la partie africaine de l'Empire, mais à défaut de fonds ou d'aide gouvernementale, aucun n'avait dépassé les premières étapes de développement⁴⁷. La situation change en 1936, quand le révérend Arthur West, pasteur anglican dans l'East End à Londres et depuis longtemps membre de la *Child Emigration Society* (récemment rebaptisée *Fairbridge Society*), se rend en Rhodésie du Sud pour examiner les possibilités d'y installer une école agricole. West passe cinq semaines dans la colonie, inspectant les sites potentiels d'implantation et rencontrant l'élite politique locale. Quand il revient à Londres, c'est un défenseur convaincu du projet. Comme il l'écrit au comité de direction de la société, un programme d'émigration vers ce pays constituerait un hommage mérité et la suite logique de l'œuvre de Fairbridge. « À présent établis en Australie et au Canada, argumente-t-il, nous devrions ajouter l'Afrique à notre sphère d'influence », une manœuvre qui permettrait de garantir que chacun des « trois continents anglophones » de l'Empire « offre des débouchés pour les enfants de l'Île-mère⁴⁸ ».
- 22 Malgré la confiance de West dans la capacité de l'association à intégrer l'Afrique dans sa « sphère d'influence », un certain nombre de facteurs distinguait clairement la Rhodésie du Sud des autres zones de peuplement dans lesquelles l'organisation avait opéré jusque-là. Tout d'abord, le pays n'était pas, à proprement parler, un *dominion*, mais une colonie autonome. En 1922, sa petite communauté européenne (environ 35 000 personnes) avait rejeté la fusion avec l'Afrique du Sud, préférant rester sous autorité impériale, ce qui lui avait valu en contrepartie de se voir accorder un haut degré d'autonomie politique. La Rhodésie du Sud relevait certes du domaine du ministère des *Dominions* qui traitait le pays en conséquence, mais l'administration n'y était implantée que depuis peu et était moins fermement établie qu'au Canada et en Australie. Seconde différence, la grande majorité de la population de la colonie était africaine. Là où des décennies de violence et de maladies avaient marginalisé les populations indigènes du Canada et de l'Australie, en

Rhodésie du Sud, les Africains étaient toujours vingt fois plus nombreux que les Européens. Ces facteurs combinés concourraient à l'insécurité politique et culturelle de la communauté des colons blancs, frêle « îlot blanc dans un océan noir », selon la fameuse formule du Premier ministre rhodésien Godfrey Huggins⁴⁹.

- 23 Confrontés à cette situation, les responsables politiques rhodésiens entreprennent, dans l'entre-deux-guerres, une politique conjointe de renforcement des autorités locales et de protection du pouvoir colonial. D'une part, ils s'attaquent à la mobilité socio-économique des autochtones, s'engageant dans des politiques d'expropriation terrienne et de régulation des échanges pour limiter la culture commerciale et empêcher les Africains d'entrer en compétition marchande avec les Européens⁵⁰. Comme Carol Summers l'a démontré, on assiste pendant cette période à un abandon radical des idéaux sociaux qui avaient présidé à la mise en place du pouvoir britannique en Rhodésie : d'une approche assimilatrice de la colonisation fondée sur une conception multiraciale et missionnaire de l'œuvre civilisatrice de l'Empire, on passe à une idéologie du développement séparé, qui culmine en 1933 avec l'élection du très ségrégationniste Parti de la Réforme (*Reform Party*) dirigé par Huggins⁵¹. D'autre part, le gouvernement cherche à augmenter la taille et la « qualité » de la communauté européenne en encourageant l'immigration britannique et en améliorant les mécanismes d'aide sociale à son égard. Ces mesures montrent bien quels présupposés ethniques et sociaux sont sous-jacents aux politiques d'extension de la présence des Blancs : le « type idéal » du colon n'est pas seulement britannique, c'est aussi un *self-made man* indépendant et fortuné⁵². Ainsi la colonie a-t-elle longtemps pratiqué une politique d'immigration sélective en fonction du capital afin d'en barrer l'entrée aux Européens les plus démunis. À partir du milieu des années 1920, le nouveau gouvernement renforce encore davantage cette politique d'immigration élitiste en offrant des terres aux nouveaux arrivants les mieux dotés⁵³. Pour empêcher la contagion du « fléau des blancs pauvres » qui frappait l'Afrique du Sud, le gouvernement sud-rhodésien limite également l'immigration afrikaner tout en investissant fortement dans l'éducation des colons. Conséquence de toutes ces mesures, en 1930, la Rhodésie du Sud peut se vanter d'avoir le système éducatif le mieux développé de tout l'Empire, puisqu'elle offre à tous les enfants blancs l'accès gratuit à l'école secondaire, un généreux système de bourses universitaires et une grande variété de débouchés professionnels⁵⁴.
- 24 Dans son rapport, West reconnaît le contexte anxiogène de la colonie, remarquant que la majorité Africaine représente « une complication dans les conditions de vie qu'il faudra prendre au sérieux ». Mais sa plus grande source d'inquiétude reste le risque de compromission des enfants par leurs futurs contacts rapprochés avec des serviteurs et des travailleurs africains. Se faisant l'écho des observateurs de la société rhodésienne de l'époque, il juge que la « nouvelle génération des Blancs de Rhodésie » a été « affaiblie et moralement corrompue par son contact avec la main-d'œuvre noire bon marché que les Blancs emploient chez eux ». Ce qui choque en particulier, c'est l'habitude de laisser la majorité du travail manuel et des tâches ménagères aux Africains : d'après West, des effets bien « palpables » se font sentir sur les personnalités des jeunes colons, qui font preuve « d'un égoïsme autoritaire, d'un laisser-aller indolent et d'une inefficacité qui confinent à la dépendance » à l'égard des Noirs⁵⁵. En faisant ces remarques, West traduit un souci qui préoccupe les colonies de peuplement des empires européens : la malléabilité des enfants pourrait bien être à deux tranchants. Si les personnalités des enfants sont flexibles et susceptibles d'être réformées, cela veut aussi dire qu'ils sont plus sensibles à l'influence « amollissante » de serviteurs indigènes trop indulgents⁵⁶. Comme le remarque

West, à une époque où le prestige des Blancs a grand besoin d'être consolidé, les jeunes Rhodésiens ne semblent pas à la hauteur des comportements que leur civilisation d'origine exige d'eux et qui devraient pourtant les distinguer de leurs congénères africains supposés être inférieurs.

- 25 Toutefois, l'impérialisme nostalgique de West et son estime profonde pour les premiers colons de Rhodésie le convainquent que ce déclin n'est que la conséquence temporaire d'un manque de rigueur dans le maintien des standards culturels britanniques. Les contraintes raciales de la colonie ne constituent pas, selon lui, un véritable obstacle au projet. Au contraire, la mise en place d'un établissement pour accueillir les enfants migrants est précisément ce dont les colons ont besoin : une institution éducative qui prendrait en charge des enfants de pure souche britannique et les formerait avec attention à faire respecter les valeurs des Blancs de Rhodésie. Pour reprendre ses mots, le « modèle Fairbridge de la formation aux valeurs familiales constituerait une aide précieuse pour ce pays encore jeune » ; fournissant aux membres de la communauté européenne à la fois « l'effort et l'exemple » d'une assiduité dans la lutte « contre la sape de la jeunesse par des soins débilissants⁵⁷ ». Tout comme Fairbridge avant lui, West y insiste : l'émigration des enfants est un bon moyen de réformer non seulement les enfants, mais l'Empire lui-même. En exploitant à bon escient les enfants pauvres mais malléables de la métropole britannique, le programme permettrait de revigorer l'esprit d'endurance, de bravoure et de détermination aux frontières de l'Empire.
- 26 À Londres, en revanche, les autres membres de la *Fairbridge Society* restent dubitatifs. Peu d'entre eux ont visité la colonie, et la plupart ont encore des doutes quant à l'influence des « conditions particulières » du continent africain sur le bien-être des enfants⁵⁸. À cette incertitude vient s'ajouter le fait qu'un tel programme n'a jamais été tenté dans un pays comparable à la Rhodésie du Sud. Auparavant, l'association s'était exclusivement attachée à la formation agricole des jeunes déshérités en Australie et au Canada, pays plus franchement « blancs », et qui paraissaient abonder en opportunités pour les jeunes de s'établir définitivement. L'association n'avait jamais tenté de former des enfants défavorisés à la domination raciale ou aux charges plus élitaires d'administration. Le projet suscite rapidement des interrogations quant à la capacité des enfants à affronter de tels défis. Un des membres du comité de direction le reconnaît, l'association est originellement un organisme d'« assistance sociale », ce qui implique que ses pupilles « proviennent de familles essentiellement habituées à être dirigées, et non de celles qu'on a accoutumées à dominer⁵⁹ ». Charles Hambro, le président du comité de direction, précise que si 96 % des pupilles de l'association sont « normaux », la majorité d'entre eux provient « de milieux qui n'ont jamais fait l'expérience du pouvoir ». Par conséquent, il s'interroge sur la capacité de tels enfants à percer dans une société où la plupart des colons sont « habitués à contrôler les autochtones et [...] habitués à cela depuis leur naissance⁶⁰ ».
- 27 Ces inquiétudes font passer la discussion sur le projet sud-rhodésien de simples délibérations sur les opportunités que pourrait offrir la partie africaine de l'Empire aux jeunes britanniques à un débat plus général sur la nature du développement des enfants et sur le potentiel que recèlent les enfants défavorisés. En réalisant que leurs jeunes migrants rhodésiens seraient portés, non seulement à assumer des postes haut placés, mais encore à assimiler de nouveaux types de comportements probablement plus exigeants, la *Fairbridge Society* est conduite à réévaluer ses dogmes les plus anciens sur l'adaptabilité des enfants. Les enfants défavorisés sont-ils bien ces « tablettes de cire

vierge » qu'on avait cru pouvoir remodeler selon les exigences de l'impérialisme britannique ? Ou sont-ils déjà dotés de personnalités irrémédiablement affectées par le milieu populaire qui les a vus naître ?

- 28 En réalité, l'association avait déjà commencé à enquêter sur la question dès l'entreprise australienne du programme d'émigration, quand des statistiques avaient montré qu'aucun ancien élève des écoles agricoles n'était parvenu à devenir propriétaire-fermier. Au contraire, la plupart d'entre eux soit avait abandonné la campagne pour occuper des postes précaires en ville, soit avait conservé des postes médiocres et sans espoir de promotion à la ferme ou comme serviteurs⁶¹. Il y avait, bien sûr, deux manières d'interpréter ces données : ou bien l'association avait échoué dans son objectif de fournir aux enfants l'éducation et le soutien dont ils avaient besoin pour gravir l'échelle sociale, ou bien les migrants eux-mêmes s'étaient révélés, d'une manière ou d'une autre, incapables de profiter de l'opportunité qui leur était offerte, et étaient en réalité prédestinés aux travaux spécialisés et subalternes. Bien qu'à partir des années 1940 et 1950, les partisans de l'émigration fussent de plus en plus prompts à admettre que les programmes éducatifs mis en place dans l'entre-deux-guerres s'étaient concentrés trop strictement sur le secteur primaire et avaient refusé aux jeunes gens « la possibilité d'accéder à des niveaux supérieurs d'éducation et d'obtenir des postes à haute responsabilité », dans les années 1930, ce constat était loin d'être communément partagé⁶². Au contraire, tout au long de la période de l'entre-deux-guerres, les membres des œuvres caritatives avaient plutôt tendance à considérer l'incapacité des enfants pris en charge à « bien finir » comme un indicateur d'un défaut moral ou mental profondément ancré qui, dans des cas extrêmes, justifiait même le renvoi du jeune homme ou de la jeune fille en Grande-Bretagne⁶³.
- 29 En 1937, le conseil d'administration de l'association désigne un sous-comité chargé d'enquêter sur la question plus à fond ; leur investigation durera deux ans. Le groupe commence par envoyer certains de ses membres pour enquêter sur les conditions dans lesquelles les enfants seraient susceptibles de vivre en Rhodésie du Sud. Ces émissaires confortent le conseil dans l'idée que le climat de la colonie est sain et que c'est une vie tonifiante au grand air qui attend les enfants. Ainsi, un membre qui se rend à Bulawayo en 1938 rapporte qu'après avoir passé « un temps considérable dans une grande piscine à ciel ouvert », il a pu observer que « les jeunes gens étaient d'une taille supérieure à la moyenne et manifestement en bonne santé » et le fait que « moins de 2 % d'entre eux portaient des lunettes⁶⁴ ». S'étant assuré qu'en termes physiques, le climat de la région ne représentait pas d'obstacle au développement des enfants, le sous-comité décide ensuite d'obtenir davantage d'informations sur les relations raciales. Ils lisent des extraits du rapport encyclopédique que la Commission Carnegie publie en 1932, *The Poor White Problem in South Africa (Le Problème des Blancs pauvres en Afrique du Sud)*⁶⁵, et consultent des spécialistes tels que Margery Perham, la première universitaire à se consacrer aux questions d'administration coloniale à Oxford, ainsi que le Premier ministre rhodésien, Godfrey Huggins.
- 30 Cette seconde étape de l'enquête se révèle toutefois peu concluante. Comme le sous-comité s'en rend rapidement compte, les experts consultés ont des points de vue antagonistes sur la manière dont les enjeux raciaux qui traversent le régime colonial pourraient affecter les enfants migrants. Perham, partisane d'un gouvernement indirect et d'un transfert progressif des pouvoirs politiques aux colonies, critique ouvertement le projet. Elle se réclame d'« études qu'elle a elle-même récemment menées [...] et qui

montrent que l'Afrique du Sud et la Rhodésie du Sud affrontent de grandes difficultés » et insiste sur le fait qu'« au vu des problèmes menaçant l'avenir, il ne devrait pas être permis d'envoyer les enfants pris en charge par la *Fairbridge* construire leur vie en Afrique australe⁶⁶ ». Sous les conditions existantes, suggère-t-elle, les tensions raciales dans la colonie ne peuvent qu'empirer et les jeunes migrants, quelles que soient leurs origines sociales, devront lutter pour s'assurer la stabilité d'une vie confortable. À l'inverse, Huggins insiste sur la prospérité fleurissante de la communauté coloniale, qui selon lui « ouvre des possibilités qui ne sauraient exister ailleurs dans l'Empire ». Son soutien au projet s'appuie sur sa foi en la malléabilité et la valeur politique de la jeunesse. Comme il le souligne, le besoin qu'a la colonie d'avoir une « population plus blanche » ne peut être mieux satisfait que par l'introduction de colons « encore dans leurs jeunes années et élevés selon les conditions régionales ». Les enfants émigrant en Rhodésie ne seraient pas destinés, il l'assure, « à rester au bas de l'échelle sociale » ; bien plutôt, « pour les garçons les plus brillants, il y aurait des opportunités de participer activement à l'élaboration politique du futur de la colonie » et pour les « moins fortunés », il y aurait toujours de bonnes carrières à suivre dans les chemins de fer, l'agriculture, les mines ou la police. « Et cela n'a rien d'altruiste », concluait Huggins : l'État « a besoin d'une population plus majoritairement blanche [...] pour amener les natifs à développer leur pays » – et quant à lui, il préfère accomplir cette tâche en implantant « des jeunes gens de race pure, plutôt qu'en construisant une école pour les “Blancs pauvres” du pays⁶⁷ ».

- 31 L'idée chère à Huggins, selon laquelle une prise en charge adaptée devrait permettre à tout jeune britannique de s'intégrer à la société coloniale, va de pair non seulement avec les principes du mouvement pro-émigration mais aussi avec l'opinion générale que partagent les Européens sur la Rhodésie du Sud de l'entre-deux-guerres. Après tout, cette idée fait corps avec le mythe de l'homogénéité de la race blanche qui constitue le fondement idéologique des cultures coloniales et impérialistes – *i. e.*, la croyance qui veut que la « civilisation » est d'une certaine manière intrinsèque à l'homme blanc (de Grande-Bretagne) et que les Africains, comme les Asiatiques ou tout homme de couleur en général, ne sauraient s'y élever⁶⁸. Au début des années 1930, la Commission Carnegie entérine l'idée que le phénomène de pauvreté chez les Blancs (« *poor whiteism* ») est engendré par des facteurs environnementaux comme l'urbanisation ou une éducation inadaptée. Bien que certains de ses membres continuent de soutenir que des facteurs héréditaires déterminent une partie de la pauvreté endémique dans la population blanche, le rapport final de la commission conclut au caractère social, et non racial, de la pauvreté chez les Blancs⁶⁹. À la fin des années 1930, les Rhodésiens adhéraient majoritairement à cette conclusion. La solution du problème devait donc consister dans la multiplication des aides sociales dirigées vers les jeunes afin d'éviter qu'ils ne développent les habitudes et les comportements de leurs parents défavorisés.
- 32 En dépit de l'assurance du Premier ministre, le sous-comité de la *Fairbridge* a besoin de gages plus solides quant au futur des enfants envoyés en Rhodésie du Sud ; les bonnes paroles de Huggins ne suffisent pas à garantir aux enfants le succès d'une installation au long terme dans la colonie. Le groupe décide en conséquence de se tourner vers un spécialiste, non de l'Afrique, mais de l'enfance : le docteur William Moodie, directeur de la clinique médico-pédagogique de Londres (*London's Child Guidance Clinic*). À la tête de la clinique depuis sa création en 1928, Moodie est alors un psychiatre renommé. Éminent spécialiste du développement mental et émotionnel des enfants, il est de surcroît parfaitement familier avec les objectifs et les méthodes de l'organisation. Contrairement

à la plupart des œuvres caritatives pour enfants de la période de l'entre-deux-guerres, la *Fairbridge Society* a en effet très tôt été sensible aux études scientifiques sur la psychologie et les émotions des enfants⁷⁰. Dès le début des années 1920, l'association commence à faire passer des tests de QI à ses migrants potentiels pour s'assurer qu'ils satisfont aux exigences officielles, mais elle consulte aussi la clinique médico-pédagogique sur des cas d'enfants « difficiles » tout au long des années 1930. À la fin d'octobre 1938, quand l'association sollicite l'opinion de Moodie, ses membres avaient donc depuis longtemps accepté l'idée que la prise en charge des enfants requérait une attention particulière à leur santé mentale autant que physique.

- 33 Le sous-comité demande à Moodie de réfléchir à la façon dont les conditions spécifiques de l'Empire africain pourraient influencer le développement et le bien-être psychologique des enfants. Moodie, toutefois, déplace la question : au lieu de parler de l'impact qu'une nouvelle atmosphère pourrait avoir sur de jeunes Britanniques en pleine croissance, il se concentre sur l'arrière-plan psychologique des enfants eux-mêmes et sur les dommages potentiels qu'ils pourraient causer à la colonie. Il affirme que, habituellement, les enfants pauvres viennent de « foyers brisés » où ils ont expérimenté « un grand désarroi émotionnel, engendré par le divorce, la folie, ou l'alcoolisme [de leurs parents] ». La précocité de ces expériences, pense Moodie, renforce les chances qu'elles ont de causer des dommages psychologiques permanents, donnant lieu à des tempéraments « agressifs, hostiles à la société, irritables, susceptibles, incapables de donner comme de recevoir, et difficilement éducatibles ». S'il est certes possible pour certains enfants d'échapper à ce destin, à condition d'être précocement mis à l'écart de leur milieu d'origine, de telles transformations restent rares. Les enfants de la *Fairbridge*, continue-t-il plus loin, ont tendance à avoir « un tel passif dans leur vie » qu'il est très improbable qu'ils « se développent pour devenir des hommes bons, justes et respectables ». La probabilité est plus grande qu'ils deviennent « des délinquants, qui formeront des bandes avec d'autres jeunes gens de leur espèce, toujours méfiants et pleins de ressentiment à l'égard de tout ce qui se trouve hors de leur milieu ». « Seule une petite proportion, signale-t-il, s'en sortira bien⁷¹. »
- 34 Avant tout, Moodie insiste sur le fait que les jeunes gens pris en charge emporteraient avec eux, dans quelques colonies ou *dominions* africains que ce soit, les cicatrices émotionnelles laissées par la misère où ils ont vécu par le passé. Mais en Rhodésie du Sud spécifiquement, il n'y a aucune espèce d'espoir de réforme. La situation raciale ne ferait qu'accentuer les pires défauts des enfants défavorisés, générant une dangereuse classe de parias mentalement instables. Moodie conclut ainsi que le programme d'émigration à l'étude aurait pour seule conséquence de déstabiliser davantage les tensions existantes entre les Noirs et les Blancs dans la colonie.
- 35 Bien que rétrospectivement les idées de Moodie puissent paraître extrêmes, elles étaient en réalité parfaitement en phase avec les principaux courants britanniques de la psychologie de l'enfance de l'époque. Les sciences du psychisme de l'entre-deux-guerres étaient alors des disciplines émergentes, et leur spécialisation en psychologie de l'enfance plus jeune encore. Cette dernière n'était devenue un champ distinct qu'au milieu des années 1920, moment où les scientifiques cessèrent de s'attacher à la taxinomie et à l'identification des maladies mentales des enfants pour s'intéresser au traitement et à la prévention des déséquilibres émotionnels⁷². Comme plusieurs historiens spécialistes de la question l'ont démontré, cette science naissante était encore mobile dans ses fondements et fortement influencée par le contexte impérialiste, ainsi que par la portée grandissante

de l'anthropologie⁷³. Ces influences portèrent les experts psychiatres à grossir l'importance du rôle joué par la culture, et en particulier par les mythes, les rituels et les traditions sociétales dans la constitution de la personnalité. La psychologie britannique des années 1930 se construisit ainsi d'abord comme une « science du bien-être social » fondée sur l'étude des individus aux prises avec des situations sociales spécifiques, et se fixant pour objectif d'ajuster les pulsions et les instincts du sujet aux normes et aux exigences de son environnement culturel spécifique⁷⁴.

- 36 La compréhension psychologique de la race et de l'enfance est doublement influencée par cette conception. Tout d'abord, cette « sociologisation » de la psychologie va dans le sens d'un abandon de l'idée de différence biologique essentielle entre les races ; grâce à elle, la psychologie se reconfigure autour d'un modèle du développement mental qui conçoit les distinctions soi-disant « innées » comme étant le produit de l'influence culturelle. « L'esprit du “sauvage”, écrit Matthew Thomson, n'est donc pas entièrement distinct de celui du “civilisé” ; en fait, on peut rencontrer bien des types de mentalités “primitives” dans les sociétés les plus développées⁷⁵. » De ce point de vue, on peut dire que Moodie identifie la mentalité sauvage et irrationnelle qui couve au cœur de la population britannique. Les jeunes gens défavorisés sont certes extérieurement blancs, mais les stigmates invisibles d'une confrontation précoce à la pauvreté pèsent sur leurs esprits d'une telle manière qu'ils sont intérieurement semblables à des « primitifs ». Ensuite, et contre toute attente, la mise en avant des facteurs culturels au détriment des facteurs biologiques, au lieu de suggérer une plus grande capacité au changement, tend, en pratique, à réifier les différences⁷⁶. Si l'on admet bien, à cette époque, que les cerveaux des « sauvages » sont de structures similaires à ceux des « civilisés », on pense toutefois que les cerveaux s'ajustent pour s'adapter aux conditions de vie culturelles dans lesquelles les individus grandissent. Confrontés trop abruptement à une société culturellement plus avancée, les cerveaux « sauvages » pourraient être soumis à des tensions nerveuses graves, au point de s'effondrer psychiquement et de se retourner avec violence contre une civilisation qu'ils n'ont aucun moyen de comprendre. Dans cette même veine, Moodie affirme que les jeunes Britanniques défavorisés, s'ils étaient déplacés sans crier gare dans l'Empire africain, développeraient des pathologies similaires à celles d'autres mentalités « primaires ». Il faut le souligner, les professionnels de la santé mentale de l'entre-deux-guerres, tel que Moodie, n'étaient pas les premiers à considérer les enfants défavorisés comme des sauvages non civilisés, puisque le trope en remonte au moins à l'ère victorienne⁷⁷. Une différence subsiste cependant : la manière dont un Moodie se représente ces traits distinctifs comme des pathologies mentales permanentes laisse peu de place pour des possibilités de réforme. Tout comme les sujets des colonies, les enfants défavorisés auraient besoin d'être strictement contrôlés et n'auraient que peu ou pas d'espoir de jouer un rôle clef dans l'avancée de la civilisation moderne avant bien des années.
- 37 Le témoignage de Moodie devant le sous-comité, parce qu'il provient d'un expert renommé de l'enfance, porte un coup terrible au projet. Le sous-comité n'a plus que deux options : soit en abandonner complètement l'idée, soit entièrement restructurer le système d'émigration tel que la *Fairbridge* l'avait conçu jusqu'ici. Étant donnée la quantité de temps et d'énergie que ses membres avaient déjà investie dans le projet, sans compter l'offre généreuse de soutien financier qu'ils avaient obtenus du gouvernement rhodésien, le groupe choisit de poursuivre le projet. Toutefois, ils sont d'accord pour dire que le modèle de l'école agricole, originellement conçu pour les « *dominions* essentiellement

blancs », est inadapté aux conditions de la société coloniale africaine et qu'il n'est pas dans « les meilleurs intérêts des enfants comme du gouvernement rhodésien » de l'appliquer comme tel⁷⁸. Justifiant de cette décision dans son rapport conclusif, le sous-comité attire l'attention sur « l'extrême importance des problèmes liés à la couleur » dans la région. Les membres du comité concluent également que le type d'enfants que l'association envoie en Australie et au Canada « pourrait bien s'avérer incapable d'assumer les statuts sociaux, politiques et économiques que les hommes blancs doivent endosser dans leurs relations aux autochtones africains ». Ils suggèrent que les enfants des travailleurs pauvres, s'ils étaient envoyés dans un environnement moins racialement stratifié, comme l'Australie ou le Canada, pourraient devenir des membres respectables de la classe laborieuse. Ils seraient capables de conserver leurs emplois, de suivre des ordres et même d'atteindre un certain degré de réussite sociale à force de zèle et de travail acharné. Mais « placés » dans l'Empire africain, où ils seraient appelés à défendre le prestige blanc, les enfants défavorisés échoueraient indubitablement, leur psychologie déformée ne leur permettant pas de se placer au sommet de la civilisation blanche et entravant leur assimilation au long terme. Le sous-comité y insiste, une enfance passée dans des « conditions psychologiquement et moralement troublées autant que difficiles » que constitue la vie dans un quartier difficile d'une grande ville ou dans un ménage instable, a de fortes chances d'engendrer des dommages psychologiques permanents, parmi lesquels on peut compter « une tendance à la mesquinerie et à l'agressivité lorsqu'ils sont placés en position de domination, position qu'ils seraient conduits à assumer vis-à-vis des autochtones. » Dans l'intérêt à la fois de la santé mentale des enfants et de la stabilité du gouvernement impérial, le programme requerrait donc d'impliquer un type tout différent d'enfants, « dont les premières années au sein de leur famille ont été relativement stables et heureuses [...] et dont l'intelligence autant que le tempérament sont suffisamment sains⁷⁹ ».

- 38 Le sous-comité remarque que, pour trouver ces migrants potentiels, il faudrait mettre en place de nouvelles méthodes de sélection. Ses membres recommandent d'apporter un certain nombre de modifications structurelles au programme, modifications qui sont mises en place lors de l'inauguration (qui prend un retard considérable dû à la guerre) du *Rhodesia Fairbridge Memorial College*, en 1946. Par exemple, ils suggèrent de procéder à un recrutement par encarts publicitaires dans les journaux ou de ne recevoir les enfants que sur recommandation afin de les prélever directement dans leur foyer familial plutôt que de les recevoir des orphelinats ou des autorités locales – changement qui permettrait à un professionnel du travail social d'étudier les conditions de vie familiale de l'enfant, la relation qu'il entretient avec ses parents et sa mentalité. Dans le cas où le travailleur social exprimerait des doutes, on pourrait toujours soumettre l'enfant à une « consultation dans une clinique spécialisée dans les troubles de l'enfance » pour approbation⁸⁰. Par ailleurs, ils recommandent d'élever le minimum de points de QI requis et insistent pour qu'en plus des tests médicaux et psychologiques standards, les candidats à l'émigration en Rhodésie soient également soumis à « un examen écrit et oral devant une commission – à peu près l'équivalent des entretiens d'admission à Dartmouth⁸¹ ». Le sous-comité justifie ces changements en les présentant comme des moyens de s'assurer du succès du programme et de la santé des migrants. Comme les directeurs de l'école y insisteront plus tard, cela n'aurait aucunement « bénéficié aux enfants qui ne disposaient pas d'un niveau d'intelligence élevé d'aller en Afrique où, après avoir quitté l'école, ils n'auraient pas été capables de s'en sortir⁸² ».

- 39 Ces nouveaux principes de sélection témoignent de l'élargissement du fossé qui sépare les valeurs sous-jacentes au programme d'émigration en Rhodésie de celles qui avaient été au fondement du mouvement, en particulier la foi dans le potentiel que constituait tout enfant britannique. Conforté par l'autorité émergente de la psychologie infantile, le sous-comité a redéfini la pauvreté comme une pathologie de classe, pathologie qui ne touchait pas seulement la génération adulte des pauvres, des criminels ou des asociaux, mais aussi leurs enfants. Comme tel, l'exemple de la *Rhodesia Fairbridge Memorial Association* démontre l'amplitude de l'impact de la « nouvelle psychologie » de l'entre-deux-guerres sur la structure et l'idéologie de la protection de l'enfance. Dans des travaux déterminants, Nikolas Rose a montré que l'émergence de la discipline psychologique était intimement liée à l'extension des formes modernes de gouvernementalité en ce qu'elle a permis une nouvelle catégorisation des enfants ainsi qu'une redéfinition des normes du développement, et l'instauration de mécanismes de gestion des comportements individuels⁸³. Plus récemment, cependant, ces thèses ont été remises en question par des historiens qui soulignent l'absence de travaux historiques qui démontreraient la manière dont les concepts psychologiques ont informé les politiques et les pratiques caritatives⁸⁴. Au contraire, les quelques études disponibles suggèrent plutôt que l'influence de la psychologie sur les éducateurs est restée mineure pendant les années 1930⁸⁵. De ce point de vue, et bien qu'à lui seul le cas de la *Rhodesia Fairbridge Memorial Association* ne mette pas un terme à ces discussions, il suggère toutefois que l'émergence de la psychologie de l'enfance a fourni aux réformateurs sociaux de l'entre-deux-guerres un nouvel instrument puissant, non seulement pour mesurer et quantifier le potentiel de chaque enfant, mais aussi pour formuler, dans une rhétorique moderne et scientifique, un certain nombre de préjugés depuis longtemps admis sur les différences de classe. Cette science nouvelle convainc ces réformateurs de faire marche arrière vis-à-vis de leurs convictions premières quant à l'adaptabilité des enfants pauvres et d'en conclure que les jeunes britanniques qui n'auraient pas été sainement élevés au sein d'une famille de classe moyenne n'étaient pas suffisamment « blancs » pour s'intégrer à l'empire colonial africain.
- 40 À un niveau plus général, le cas de la *Fairbridge* révèle les tensions idéologiques qui surgissent à l'intersection de la protection de l'enfance et de l'impérialisme. Au tournant du xx^e siècle, l'impératif d'expansion impériale jouait un rôle important dans la justification de la mobilisation des sociétés philanthropiques et des subventions d'État pour venir en aide aux enfants pauvres. La jeunesse des quartiers pauvres ne faisait pas l'objet d'une pitié sans espoir mais représentait, aux yeux des réformateurs sociaux, un potentiel pour devenir les futurs remparts de l'Empire, valeur politique qu'on ne pouvait leur attribuer qu'à la faveur de leur malléabilité supposée. Seulement, cette vision des enfants défavorisés comme des « atouts uniques pour l'Empire », vision qui s'est révélée le plus ostensiblement (mais pas seulement) dans les mouvements d'émigration infantine, liait de près les desseins des réformateurs pour la jeunesse au terrain incertain des politiques et des cultures impériales. Concernant l'extension de l'émigration des enfants en Rhodésie du Sud, cette connexion imposa aux réformateurs d'embrasser une définition de « l'identité blanche » fondée sur les différences de classes, et au final, elle les conduisit à abandonner leur objectif premier de promouvoir l'ascension sociale. Auparavant, l'argument par lequel la *Fairbridge Society* justifiait son œuvre sociale consistait à dire qu'elle représentait, pour l'Empire, un bon placement sur l'avenir de la jeunesse la plus défavorisée du pays. Après le projet rhodésien, ses directeurs ont été

conduits à chercher de nouvelles manières de légitimer la redirection de leurs investissements en faveur de jeunes gens provenant de milieux plus élevés dans l'échelle sociale et dont les conditions de vie d'origine étaient déjà relativement stables. Pour ce faire, le président de la société, Charles Hambro, mit en avant les bénéfices du projet pour l'Empire, expliquant que les statuts de la *Fairbridge* n'impliquaient pas nécessairement qu'elle vînt en aide aux « enfants des classes les plus inférieures, qui constituent les produits les plus atteints par la pauvreté et des conditions de vie difficiles. » Bien plutôt, le « véritable objet de notre travail, explique-t-il alors, est de produire les émigrants les plus utiles à l'Empire à partir des matériaux les plus prometteurs que la Société puisse trouver⁸⁶ ». En conséquence, l'organisation était libre de modifier ses objectifs : n'ayant plus à cibler les seuls enfants défavorisés, elle pouvait élargir son domaine d'action et s'attacher à offrir les meilleures chances aux « bons élèves », ou, comme le ministère des *Dominions* le résume avec concision, aux « enfants des “nouveaux pauvres”⁸⁷ ».

41 De 1946 jusqu'à sa fermeture en 1962, le *Rhodesia Fairbridge Memorial College* a aspiré à devenir ce que l'on pourrait appeler un internat à l'anglaise transplanté en terre sud-africaine. En seize années d'existence, l'établissement, situé sur une base aérienne désaffectée dans les environs de Bulawayo, accueillit un peu moins de 300 enfants migrants. Les jeunes gens qui y vivaient étaient répartis en groupes unisexes de 12 à 14 enfants sous la supervision d'intendantes d'origine britannique. Ils se rendaient aux écoles locales et, après avoir fini leurs études de premier cycle, ils pouvaient s'orienter vers les études secondaires de leurs choix (filières académique, moderne ou technique). Toutefois, l'ambition de l'association de préparer des milliers de jeunes britanniques à assumer des postes à responsabilité dans la colonie fut constamment mise en échec par des difficultés financières. Malgré les subventions régulières des gouvernements britannique et rhodésien, l'organisation n'eut jamais les moyens de rénover complètement le site et dut renoncer à construire les cottages, l'espace commun, le réfectoire et l'église qui étaient originellement prévus⁸⁸. Les anciens migrants accueillis dans l'internat se souviennent d'une éducation étrange et incohérente, au cours de laquelle ils étaient invités à exécuter tous les rituels d'une école privée d'élite tout en vivant dans des baraquements épars construits en tôle ondulée⁸⁹. En 1956, les difficultés financières conduisirent l'association à interrompre le recrutement en Grande-Bretagne et à entreprendre de mettre fin aux opérations rhodésiennes.

42 Certes, le *Rhodesia Fairbridge Memorial College* fut une entreprise de courte durée, mais les débats et les discussions qui entourèrent sa mise en place illustrent à merveille la manière dont, dans l'entre-deux-guerres, la protection de l'enfance fait l'objet d'une nouvelle interprétation. Cette réinterprétation, la *Fairbridge Society* l'exemplifie clairement lorsqu'elle abandonne son optimisme des premiers temps quant aux possibilités de réforme des enfants pauvres en faveur d'une conception selon laquelle certains enfants ont, selon le langage cru de la politique et de l'économie, plus de valeur que d'autres. Tout au long du xx^e siècle, les justifications des politiques d'aide aux enfants ont souvent été formulées en termes d'universalisme, rhétorique dont la ritournelle veut que chaque jeune homme et chaque jeune fille vaut la peine d'être pris en charge, qu'aucun enfant ne devrait être laissé pour compte⁹⁰. Mais derrière ces nobles idéaux persiste l'idée, moins publique mais sans doute plus répandue, que tous les jeunes gens ne sont pas également destinés à réussir dans la vie. L'argument sous-jacent à cette idée veut qu'il y ait des limites intrinsèques au développement des enfants, restrictions qui proviennent, si ce n'est de leurs patrimoines génétiques, du moins de l'atmosphère

sociale et culturelle dans laquelle ils ont vu le jour. De ce point de vue, l'histoire du programme d'émigration de la *Rhodesia Fairbridge* révèle une tendance persistante de l'ère contemporaine à mettre en question le potentiel universel des enfants et à préférer consacrer les ressources publiques comme privées à ce que l'on considère, selon des paramètres variables, comme un investissement pour le futur de la société, plutôt qu'à répondre aux détresses économiques du temps présent.

- 43 L'auteure souhaite remercier, pour leurs commentaires et leurs suggestions, Susan Pedersen, Lisa Tiersten et Marcia Wright, ainsi que les éditeurs et correcteurs du *Journal of British Studies*. Elle souhaite aussi remercier la *Fairbridge Society* pour lui avoir autorisé l'accès à ses archives. Le financement du travail d'archives nécessaire à la rédaction de cet article a généreusement été apporté par la Fondation Andrew W. Mellon et l'université de Columbia.

NOTES

1. COLDREY B., « "A Thriving and Ugly Trade": The First Phase of Child Migration, 1617-1757 », *History of Education Society Bulletin* 58 (Automne 1996), p. 4-14 ; G. Wagner, *Children of the Empire*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1982, p. 1-35.

2. WAGNER G., *Children of the Empire*, op. cit., p. 259. Voir aussi PARR J., *Labouring Children: British Immigrant Apprentices to Canada, 1869-1924*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1980. L'article de LANGFIELD M., « Voluntarism, Salvation, and Rescue: British Juvenile Migration to Australia and Canada, 1890-1939 », *Journal of Imperial and Commonwealth History* 32, n° 2 (May 2004), p. 86-114, présente une liste exhaustive de toutes les organisations œuvrant à l'émigration au début du xx^e siècle. En 1924, le Canada interdit l'immigration des enfants en âge d'être scolarisés, forçant la plupart de ces associations à abandonner leurs programmes pendant l'entre-deux-guerres. Cependant, deux associations, *Barnardo's* et la *Child Emigration Society* (par la suite rebaptisée *Fairbridge Society*) maintiennent leurs politiques émigratoires en choisissant pour pays destinataire l'Australie, où ils envoient plusieurs milliers de jeunes gens avant que les programmes ne soient suspendus en 1967. cf. sur ce point PAUL K., « Changing Childhoods: Child Emigration since 1945 », in LAWRENCE J. et STARKEY P. (dir.), *Child Welfare and Social Action in the Nineteenth and Twentieth Centuries: International Perspectives*, Liverpool, Liverpool Univ. Press, 2001, p. 121-143 ; CONSTANTINE S., « The British Government, Child Welfare, and Child Migration to Australia after 1945 », *Journal of Imperial and Commonwealth History* 30, n° 1 (January 2002), p. 99-132 ; GRIER J., « Voluntary Rights and Statutory Wrongs: The Case of Child Migration, 1948-1967 », *History of Education* 31, n° 3 (2002), p. 263-380.

3. Fairbridge Society, « Rhodesia Fairbridge Memorial College: Outline of the Scheme », 1939, D.296/K2/4/2, University of Liverpool, Special Collections and Archives (ULSCA).

4. DAVIN A., « Imperialism and Motherhood » (première publication in *History Workshop*, 1978), repris in COOPER F. et STOLER A. (dir.), *Tensions of Empire: Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 87-151 ; J. Lewis, *The*

Politics of Motherhood, Londres, Croom Helm, 1980 ; DWORK D., *War Is Good for Babies and Other Young Children : A History of the Infant and Child Welfare Movement in England, 1898-1918*, New York, Tavistock Publications, 1987 ; HENDRICK H., *Child Welfare : Historical Dimensions, Contemporary Debate*, Bristol, Policy, 2003.

5. MARLAND H. et GIJSWIJT-HOFSTRA M. (dir.), *Cultures of Child Health in Britain and the Netherlands in the Twentieth Century*, New York, Rodopi, 2003, p. 7.

6. ROEDIGER D., *Colored White : Transcending the Racial Past*, Berkeley, University of California Press, 2002, p. 23.

7. STOLER A. L., *Carnal Knowledge and Imperial Power : Race and the Intimate in Colonial Rule*, Berkeley, University of California Press, 2002, p. 2.

8. STOLER A. L., *Race and the Education of Desire : Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things*, Durham (NC), Duke University Press, 1995, p. 115. Voir également COOPER F. et STOLER A., « Between Metropole and Colony : Rethinking a Research Agenda », in COOPER F. et STOLER A. (dir.), *Tensions of Empire*, op. cit., p. 1-58 ; KENNEDY D., *Islands of White : Settler Society and Culture in Kenya and Southern Rhodesia, 1890-1939*, Durham (NC), Duke University Press, 1987 ; MCCLINTOCK A., *Imperial Leather : Race, Gender, and Sexuality in the Colonial Contest*, New York, Routledge, 1995.

9. STOLER A. L., « Tense and Tender Ties : The Politics of Comparison in North American History and (Post) Colonial Studies », *Journal of American History* 88, n° 3 (December 2001), p. 829 ; BUETTNER E., *Empire Families : Britons and Late Imperial India*, Oxford, Oxford University Press, 2004. Voir également BUETTNER E., « Problematic Spaces, Problematic Races : Defining "Europeans" in Late Colonial India », *Women's History Review* 9, n° 2 (2000), p. 277-298.

10. STOLER A. L., *Carnal Knowledge*, op. cit., p. 84.

11. ZELIZER V., *Pricing the Priceless Child : The Changing Social Value of Children*, New York, Basic Books, 1985 ; CUNNINGHAM H., *The Children of the Poor : Representations of Childhood since the Seventeenth Century*, London, Blackwell, 1992 ; C. Steedman, *Strange Dislocations : Childhood and the Idea of Human Interiority, 1780-1930*, Cambridge, Harvard University Press, 1995 ; HENDRICK H., « Constructions and Reconstructions of British Childhood : An Interpretative Survey, 1800 to the Present », in JAMES A. et PROUT A. (dir.), *Constructing and Reconstructing Childhood*, London, Falmer Press, 1997, p. 34-62.

12. BEHLMER G., *Friends of the Family : The English Home and Its Guardians : 1850-1940*, Stanford, CA, Stanford University Press, 1998, p. 74-128.

13. Pour une vue d'ensemble sur ce point, voir HENDRICK H., *Children and Childhood in English Society, 1880-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997 et HOPKINS E., *Childhood Transformed : Working-Class Children in Nineteenth Century England*, Manchester, Manchester University Press, 1994.

14. Sur ce point, voir deux excellentes analyses de l'impact des cycles économiques de l'ère victorienne sur les conditions de vie des enfants britanniques : DAVIN A., *Growing Up Poor : Home, School and Street in London, 1870-1914*, London, Rivers Oram Press, 1996 ; ROSS E., *Love and Toil : Motherhood in Outcast London, 1870-1918*, Oxford, Oxford University Press, 1993.

15. SEARLE G. R., *The Quest for National Efficiency : A Study in British Politics and Political Thought, 1899-1914*, Berkeley, University of California Press, 1971 ; JORDAN Th., *The*

Degeneracy Crisis and Victorian Youth, Albany, NY, State University of New York Press, 1993 ; SOLOWAY R., *Demography and Degeneration : Eugenics and the Declining Birthrate in Twentieth-Century Britain*, Chapel Hill, NC, University of North Carolina Press, 1990. Sur l'impact de ces préoccupations sur les politiques philanthropiques destinées aux enfants en dehors de la Grande-Bretagne, voir KOVEN S. et MICHEL S. (dir.), *Mothers of a New World : Maternalist Politics and the Origins of Welfare States*, New York, Routledge, 1993.

16. STEDMAN JONES G., *Outcast London : A Study in the Relationship between Classes in Victorian Society*, Oxford, Clarendon Press, 1971. Pour un éclairage utile sur l'usage du terme de « résidu » dans les débats sociaux et politiques de l'ère victorienne, voir HARRIS J., « Between Civic Virtue and Social Darwinism : The Concept of the Residuum », in ENGLANDER D. and O'DAY R. (dir.), *Retrieved Riches : Social Investigation in Britain, 1840-1914*, Aldershot, Scolar Press, 1995, p. 67-87.

17. MURDOCH L., *Imagined Orphans : Poor Families, Child Welfare and Contested Citizenship in London*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2006, p. 14.

18. *Parliamentary Papers (PP)*, 1904, vol. 32, Cd. 2175, « Report of the Inter-Departmental Committee on Physical Deterioration. »

19. Là où la plupart des réformateurs n'ont jamais remis en cause cette conception du potentiel des enfants restreinte aux différences de classe, quelques philanthropes, telle Margaret McMillan, considéraient que les enfants de pauvres avaient le même potentiel que leurs pairs plus privilégiés. cf. sur cette dernière, STEEDMAN C., « Bodies, Figures and Physiology : Margaret McMillan and the Late Nineteenth-Century Remaking of Working-Class Childhood », in COOTER R. (dir.), *In the Name of the Child : Health and Welfare, 1880-1940*, New York, Routledge, 1992, p. 19-44.

20. Les paroisses sont chargées, en Grande-Bretagne, de la prise en charge des plus démunis depuis les « lois sur les pauvres » (*Poor Laws*), législation qui connaît de constantes modifications de l'ère des Tudors jusqu'à leur abolition à la fin de la seconde guerre mondiale – NdT.

21. MURDOCH L., *Imagined Orphans*, op. cit., p. 120-141.

22. *Ibid.*, p. 61.

23. SWAIN S., « Child Rescue : The Emigration of an Idea », in LAWRENCE J. et STARKEY P. (dir.), *Child Welfare and Social Action*, p. 101-120. On peut citer au moins une grande organisation philanthropique dont les vues divergeaient du lot commun, la *National Society for the Prevention of Cruelty to Children* (NSPCC), qui favorisait une intervention sociale dirigée vers l'ensemble de la famille pour remédier aux problèmes de négligences et de maltraitements. Voir sur ce point, BEHLMER G., *Child Abuse and Moral Reform in England, 1870-1908*, Stanford, CA, Stanford University Press, 1982. Toutefois, il arrivait à la NSPCC, dans les cas les plus extrêmes, de préférer la prise en charge de l'enfant hors du foyer familial, si bien que l'association participa au mouvement d'émigration des enfants vers le Canada au début du xx^e siècle. On peut consulter sur ce point les déclarations du directeur concernant l'émigration des enfants dans les archives nationales britanniques (R. Parr to Home Office, 22 June 1910, The National Archives : Public Record Office (TNA : PRO) HO 45/10598/188663).

24. Barnardo's Homes, Annual Report, 1911, p. 8, D.239/A3/1/46, ULSCA.

25. Barnardo's Homes, « A Gilt-Edged Investment », *Night and Day* 29 (December 1906), p. 7. (Italiques dans l'original.)

26. MURDOCH L., *Imagined Orphans*, op. cit., p. 43-66.
27. Barnardo's Homes, « Seedpods of Success – Not Failures », promotional leaflet, 1913, D.239/A3/17/10, ULSCA.
28. WARD S., « The End of Empire and the Fate of Britishness », in BROCKLEHURST H. and PHILLIPS R. (dir.), *History, Nationhood, and the Question of Britain*, New York, Palgrave Macmillan, 2004, p. 245.
29. Barnardo's Homes, 44th Annual Report, 1909, p. 26, D.239/A3/1/44, ULSCA.
30. Barnardo's Homes, A. Owen, « Our March Past », 1908, D.239/A3/18/34, ULSCA.
31. Pour un exposé exhaustif sur la vie et l'œuvre de Fairbridge, voir SHERINGTON G. and JEFFREY Ch., *Fairbridge : Empire and Child Migration*, London, Woburn Press, 1998.
32. Child Emigration Society (CES), Annual Report, 1914-1915, p. 9, D.296/D1/2/6, ULSCA.
33. Sur ces catégorisations ethniques dans l'Europe du début du XX^e siècle comme autant de races séparées, voir JACOBSON M. F., *Whiteness of a Different Color : European Immigration and the Alchemy of Race*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.
34. Pour d'autres exemples de ces distinctions entre les différents degrés de « blancheur » selon les pays européens ayant été mis en application dans les politiques migratoires et sociales de l'Empire colonial, voir, par exemple, MLAMBO A., « "Some Are More White than Others" : Racial Chauvinism as an Actor in Rhodesia Immigration Policy, 1890-1963 », *Zambezia* 27, n° 2 (2000), p. 139-160 ; KLAUSEN S., *Race, Maternity, and the Politics of Birth Control in South Africa, 1910-1939*, New York, Palgrave Macmillan, 2004 ; ANDERSON W., *The Cultivation of Whiteness : Science, Health and Racial Destiny in Australia*, New York, Basic Books, 2003, p. 139-164.
35. FAIRBRIDGE K., *Kingsley Fairbridge : His Life and Verse*, Bulawayo, Books of Rhodesia, 1974, p. 160.
36. FAIRBRIDGE K., « The Farm-School System : A Suggestion », *The Times*, 24 May 1910, 46.
37. Établissements mis en place par les *Poor Laws* qui hébergeaient et faisaient travailler les pauvres et les vagabonds – NdT.
38. Des projets d'autres écoles agricoles au Canada et en Nouvelle-Zélande avaient été formulés auparavant, mais ces écoles n'acceptaient que des jeunes gens âgés de quatorze ans ou plus. L'école fondée par Fairbridge fut la première à se destiner spécifiquement aux enfants. Voir sur ce point SHERINGTON G. et JEFFREY Ch., *Fairbridge*, op. cit., p. 13-14.
39. ES, Annual Report, September 1913, p. 11, D.296/D1/2/4, ULSCA.
40. Les rapports d'inspection dressés par le département de la protection de l'enfance donnent une bonne idée des conditions de vie à Pinjarra pendant les premiers mois. Voir, par exemple, Copy of A. O. Neville's Report on Pinjarra, 28 July 1913, *Sherington Papers*, box 1, State Library of New South Wales.
41. Le « système Fairbridge » fut aussi adopté par d'autres associations dédiées à l'émigration des enfants. Barnardo's établit ainsi une école agricole à Picton, dans les Nouvelles Galles du Sud, en 1929, ainsi qu'une branche exclusivement réservée aux jeunes filles dans la périphérie de Sydney en 1933. En 1937, le gouvernement australien accepte que les *Catholic Christian Brothers* accueillent de jeunes Britanniques dans ses écoles agricoles de l'Australie occidentale, et en 1938, les *Trustees of the Lady Northcote bequest* ouvre la *Northcote Children's Farm* à Victoria. Sur l'extension du système des fermes agricoles au Canada, voir DUNAE P., « Gender, Generations and Social Class : The Fairbridge

Society and British Child Migration to Canada, 1930-1960 », in LAWRENCE J. et STARKEY P. (dir.), *Child Welfare and Social Action*, op. cit., p. 82-100.

42. CES, LAWLEY A., « Our Children », promotional leaflet, 1922, D.296/F1/2, ULSCA.

43. Sur ce lobby impérial, voir CONSTANTINE S., *The Making of British Colonial Development Policy : 1914-1940*, London, F. Cass, 1984 ; WILLIAMS K., « “A Way Out of Our Troubles” : The Politics of Empire Settlement, 1900-1922 », in CONSTANTINE S. (dir.), *Emigrants and Empire : British Settlement in the Dominions between the Wars*, Manchester, Manchester University Press, 1990, p. 22-44 ; K. Fedorowich, *Unfit for Heroes : Reconstruction and Soldier Settlement in the Empire between the Wars*, Manchester, Manchester University Press, 1995.

44. PP, 1921, vol. 10, Cd. 1580, « Report of the Oversea Settlement Committee for the year ended 31st December 1921 », p. 13.

45. CES, Annual Report, 1931, p. 5-6, D.296/D1/1/1, ULSCA.

46. Kingsley Fairbridge to the Commonwealth Superintendent for Immigration, 1 October 1921, A436, 46/5/597 Part 1A, Australian National Archives (ANA).

47. Voir, par exemple, les essais des *Barnardo's Homes* en Afrique du Sud en 1904, ainsi que ceux du *Christ's Hospital* en 1921. BARNARDO S., *Journal of a Visit to South Africa*, 1904, D.239/A3/17/42, ULSCA ; Christ's Hospital to the Oversea Settlement Committee, 1921, TNA : PRO Colonial Office (CO) 721/32.

48. WEST A. G. B., « Fairbridge Farm Schools (Inc.) Rhodesian Prospects », 1936, TNA : PRO Dominions Office (DO) 35/697/4.

49. Cité in KENNEDY D., *Islands of White*, op. cit., p. 2.

50. Sur la question de la mobilité sociale des Africains au début du XX^e siècle en Rhodésie du Sud, voir WEST M., *The Rise of an African Middle Class : Colonial Zimbabwe, 1898-1965*, Bloomington, IN, Indiana University Press, 2002 ; RANGER T., *Are We Not Also Men ? The Samkange Family and African Politics in Zimbabwe, 1920-1964*, Harare, Baobab, 1995.

51. SUMMERS C., *From Civilization to Segregation : Social Ideals and Social Control in Southern Rhodesia, 1890-1934*, Athens, OH, Ohio University Press, 1994.

52. MLAMBO A., « “Some Are More White than Others” », art. cit.

53. LOWRY D., « “White Woman's Country” : Ethel Tawse Jollie and the Making of White Rhodesia », *Journal of Southern African Studies* 23, no. 2 (June 1997), p. 259-281.

54. CHALLISS B., « Education and Southern Rhodesia's Poor Whites, 1890-1930 », in MORELL R., *White but Poor : Essays on the History of Poor Whites in Southern Africa, 1880-1940*, Pretoria, 1992, p. 151-170.

55. WEST A. G. B., « Rhodesian Prospects », loc. cit.

56. STOLER A. L., *Race and the Education of Desire*, op. cit., p. 137-164, et *Carnal Knowledge*, op. cit., p. 112-139.

57. WEST A. G. B., « Rhodesian Prospects », loc. cit.

58. Fairbridge Society, Minutes of the Southern Rhodesia Committee, 1 September 1938, D.296/K2/1/7, ULSCA.

59. Fairbridge Society, « Notes of a Meeting Held at Mr Hambro's House », 26 May 1937, D.296/K2/1/2, ULSCA.

60. *Ibid.*

61. G. Green to G. F. Plant, 8 February 1937, TNA : PRO DO 35/708/4.

62. M. Delevingne to High Commissioner's Office, 11 August 1945, A445, 133/2/115, ANA.
63. Pour un exposé plus complet sur le rapatriement des enfants migrants, je me permets de renvoyer à ma thèse de doctorat, *"An Imperial Investment": British State-Assisted Child Emigration to Australia and Southern Rhodesia, 1869-1967*, Columbia University, 2008.
64. Fairbridge Society, B. Heilbron, « Report on the Possibility & Desirability of Founding a Fairbridge Farm School in S Rhodesia », January 1938, D.296/K2/1/5, ULSCA.
65. *The Poor White Problem in South Africa: Report of the Carnegie Commission*, 5 vols, Stellenbosch, 1932.
66. Fairbridge Society, Minutes of the Southern Rhodesia Committee, 27 October 1938.
67. Fairbridge Society, « Notes of a Meeting », *loc. cit.*
68. Pour une analyse détaillée de cette conception, notamment dans sa relation aux politiques impériales de prise en charge de l'enfance, voir ARNOLD D., « European Orphans and Vagrants in India in the Nineteenth Century », *Journal of Imperial and Commonwealth History* 7, n° 2 (January 1979), p. 104-127.
69. KLAUSEN, *Race, Maternity, and Politics*, *op. cit.*, p. 63-65.
70. Pour un exposé plus général sur la réception de la pédopsychiatrie dans les cercles caritatifs et éducatifs de la Grande-Bretagne de l'entre-deux-guerres, voir SUTHERLAND G., *Ability, Merit and Measurement: Mental Testing and English Education, 1880-1940*, Oxford, Clarendon Press, 1984 ; URWIN C. et SHARLAND E., « From Bodies to Minds in Childcare Literature: Advice to Parents in Inter-War Britain », in COOTER R., *In the Name of the Child*, *op. cit.*, p. 174-199.
71. Fairbridge Society, Minutes of the Southern Rhodesia Committee, 27 October 1938.
72. Voir sur ce point HENDRICK H., *Child Welfare*, *op. cit.*, p. 99 ; ROSE N., *Psychological Complex: Psychology, Politics and Society in England, 1869-1939*, London, Routledge & Kegan Paul, 1985 ; RILEY D., *War in the Nursery: Theories of the Child and Mother*, London, Virago, 1983.
73. THOMSON M., « "Savage Civilisation": Race, Culture, and Mind in Britain, 1898-1939 », in ERNST W. and HARRIS B. (dir.), *Race, Science and Medicine: Racial Categories and the Production of Medical Knowledge, 1700-1960*, London, Routledge, 1999, p. 235-258 ; MCCULLOCH J., *Colonial Psychiatry and the African Mind*, New York, Cambridge University Press, 1995 ; SADOWSKY J., *Imperial Bedlam: Institutions of Madness in Colonial Southwest Nigeria*, Berkeley, University of California Press, 1999 ; JACKSON L., *Surfacing Up: Psychiatry and Social Order in Colonial Zimbabwe, 1908-1968*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 2005.
74. ROSE N., *Governing the Soul: The Shaping of the Private Self*, New York, Routledge, 1999, p. 158.
75. THOMSON M., « "Savage Civilisation" », *art. cit.*, p. 241.
76. STEPAN N., *The Idea of Race in Science: Great Britain, 1800-1960*, London, Archon Books, 1982.
77. Pour un exposé plus complet sur ce point, voir H. Cunningham, *Children of the Poor*, *op. cit.*, p. 95-132.
78. Fairbridge Society, Report of the Southern Rhodesia Committee, February 1939, D.296/K2/1/10, ULSCA.
79. *Ibid.*

80. Peu après la fin de la guerre, la *Fairbridge* s'associe avec la *British Federation of Social Workers* pour lui déléguer ces évaluations *in situ*. cf. *Women's Group on Public Welfare, Child Emigration : A Study Made in 1948-1950*, London, 1951, p. 20.
81. *Fairbridge Society*, Report of the Southern Rhodesia Committee. Les rapports disponibles sont imprécis quant au score exact aux tests de QI que l'association requerrait pour l'admission des enfants ; cependant, en 1948, *Barnardo's* plaçait ce minimum à 130. *Barnardo's*, Irwin to Hambro, 8 July 1948, D.296/K2/2/1, ULSCA. Il s'agit du *Dartmouth College*, une des grandes universités américaines appartenant à la prestigieuse *Ivy League* – NdT.
82. Rhodesia Fairbridge Memorial College brochure, 1954, D.296, K2/4/5, ULSCA. La *Fairbridge Society* finit par considérer que ces nouveaux critères de sélection requerraient la constitution d'un organisme indépendant. En conséquence, quand le sous-comité se dissout en 1939, certains de ses membres se ré-assemblent pour former la *Rhodesia Fairbridge Memorial Association*.
83. ROSE N., *Governing the Soul*, op. cit., et *The Psychological Complex*, op. cit.
84. Cf. notamment THOMSON M., *Psychological Subjects : Identity, Culture, and Health in Twentieth-Century Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2006.
85. Voir en particulier SUTHERLAND G., *Ability, Merit and Measurement*, op. cit.
86. *Fairbridge Society*, Minutes of the Southern Rhodesia Committee, 1 September 1938.
87. Note by C. R. Price on Bertie Heilbron, « Report on the Possibility of Founding a Fairbridge Farm in Southern Rhodesia », 21 February 1939, TNA : PRO DO 35/697/5.
88. Rhodesia Fairbridge Memorial College Information Sheet, 1948, D.296/K2/3/1, ULSCA.
89. GOULD P. (dir.), *Windows : Rhodesia Fairbridge Memorial College Autobiographies*, Christchurch, NZ, Fairbridge Marketing Consultants, 2001.
90. En Anglais, « *that no child should be left behind* », formule qu'on retrouve dans l'intitulé d'une célèbre réforme mise en place par l'administration Bush en 2001 sur l'école publique, le *No Child Left Behind Act* – NdT. Pour une étude de la naissance de cette idéologie durant l'entre-deux-guerres, voir ROOKE P. et SCHNELL R., « “Uncramping Child Life” : International Children's Organisations, 1914-1939 », in WEINDLING P., *International Health Organisations and Movements, 1918-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 176-202.

RÉSUMÉS

Cet article examine l'influence de l'idéologie impériale sur les conceptions de l'enfance pendant l'entre-deux-guerres. Il se penche sur un projet de bienfaisance britannique voué à l'émigration des enfants pauvres dans les *dominions*. Le mouvement d'émigration des enfants, fondé sur une foi en la malléabilité des jeunes et en leur amendement, entendait transformer les enfants défavorisés en colons indépendants. Mais quand une nouvelle organisation philanthropique, la *Rhodesia Fairbridge Memorial Association*, a proposé d'étendre le projet migratoire du Canada et de

l'Australie à la Rhodésie du Sud, il y eut des doutes quant à la capacité des enfants démunis à s'adapter à une colonie où la grande majorité de la population était africaine. Influencés par l'essor de la psychologie de l'enfance, les philanthropes décidèrent de restreindre l'initiative uniquement aux enfants issus de familles de classe moyenne. L'article démontre ainsi comment la politique raciale de l'Empire a limité l'optimisme des réformateurs quant à la promesse incarnée par le potentiel de ces enfants.

This article examines the influence of the ideology of imperialism on interwar conceptions of childhood. It centers on a British charitable project dedicated to the emigration of poor children to the dominions. Founded on a faith in the malleability of young people, the intent of the child emigration movement was to transform needy children into independent settlers. But when a new charity, the Rhodesia Fairbridge Memorial Association, proposed to expand the project from Canada and Australia to Southern Rhodesia, doubts arose about the ability of deprived children to adapt to a colony where the great majority of the population was African. Influenced by the recent growth of child psychology, the directors decided to restrict the initiative solely to children from middle-class families. The article thus demonstrates how the racial politics of the empire limited reformers' prior optimism about the potential of poor children.

INDEX

Mots-clés : histoire, enfance, migrations, colonisation, Empire britannique, Afrique, philanthropie, politiques raciales, psychologie de l'enfance

Keywords : history, childhood, migration, British Empire, Africa, philanthropy, racial politics, child psychology

AUTEUR

ELLEN BOUCHER

Assistant Professor au département d'histoire d'Amherst College (Massachusetts), où elle termine actuellement une étude sur l'émigration des enfants britanniques en Australie et en Rhodésie du Sud au xxe siècle.